

# Tout un monde entre les jeunes et l'emploi

Jeunes des quartiers et entreprises se regardent un peu avec méfiance et souvent avec incompréhension. Des solutions existent pour raccorder ces deux univers.

**L'INITIATIVE A ÉTÉ MENÉE** en 2014 par l'antenne de proximité du quartier de Gerland, à Lyon, dans le Rhône (qui regroupe dans les quartiers prioritaires les services de la mission locale, de la maison de l'emploi, de Pôle emploi, et des associations d'insertion). Pendant six mois, une dizaine de jeunes en rupture totale avec l'emploi ont été extraits de leur quartier pour apprendre, encadrés par une équipe d'éducateurs, les techniques du BTP. Ils ont pu se faire la main sur des chantiers de rénovation avant de partir sur un chantier en Afrique. Sur les dix, sept se sont accrochés jusqu'au bout. Ils en sont sortis transformés.

## Un problème de « savoir-être »

« On sait apporter des solutions à ces jeunes », assure Samuel Tocanier responsable de l'antenne de Gerland qui déplore en même temps « des moyens très loin d'être proportionnés aux besoins ». Sur 10 000 jeunes suivis dans les maisons de proximité de Lyon chaque année, 3 000 sont issus des quartiers prioritaires, dont une minorité seulement parvient à s'insérer sur le marché de l'emploi.

« L'essentiel est de les faire sortir de leur quartier, de leur environnement, de leur proposer des actions de rupture sur un temps long », explique Samuel Tocanier. « La première difficulté de ces jeunes face à l'em-

ploi est leur très faible niveau scolaire, ce sont généralement des décrocheurs sortis du système au collège », résume Anne-Sophie Condemine, adjointe au maire de Lyon, chargée de l'emploi et de l'insertion. Elle cite aussi « la mobilité, particulièrement chez les garçons : certains ne sont jamais sortis de leur quartier, et en sortir est une véritable expédition. Ils ont un problème d'autonomie qui est un frein à l'intégration ».

Et la discrimination ? Pas un frein majeur, selon Samuel Tocanier, qui pointe plutôt le « savoir-être » des jeunes décrocheurs, déstructurés et « incapables » de s'insérer dans les postes de travail qui leur sont pourtant proposés. « Ils ont énormément de mal avec la ponctualité, la politesse, le respect de l'autorité et surtout à tenir sur le long terme. » « La plupart abandonnent au bout de quelques jours, arrêtés par la première difficulté », constate Samuel. Et puis, « c'est un sujet tabou, que l'on refuse de voir : mais la plupart d'entre eux ont de gros problèmes de toxicomanie ».

Le constat des confrères de la mission locale de Saint-Denis et Pierrefitte (Seine-Saint-Denis) est identique. « Notre boulot consiste à leur redonner confiance en eux et dans les institutions pour se remettre sur les bons rails », souligne Caroline Machillot, directrice de la mission.

## Partie de nulle part, « comme Bernard Tapie »

**VENUE DE LA PETITE KABYLIE**, elle a débarqué dans le béton de la cité Couzy à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne) à 7 ans sans parler un mot de français. Aujourd'hui, Sally Bennacer, 47 ans, est à la tête d'une entreprise florissante de 5 salariés, spécialisée dans la pose de stores, volets et placards sur mesure. « Après la banlieue et Le Kremlin-Bicêtre, on s'attaque à Paris avec un nouveau magasin dans le XII<sup>e</sup> arrondissement », se félicite la patronne d'Art and Blind. Fille d'un chauffeur-grutier et d'une mère au foyer, elle s'est retrouvée sous les projecteurs en 2002 en devenant la première lauréate val-de-marquoise du concours Talents des cités (qui récompense, sous l'égide du ministère de la Ville et du Sénat, les entrepreneurs des quartiers populaires). Ce parcours sans faute n'est pas une exception dans sa famille. « Mes sept frères et sœurs ont aussi réussi », dit-elle, citant une sœur consultante et une autre à la tête d'un restaurant.

## Le goût de l'effort

« Ma réussite, je la dois au travail. Mes parents m'ont inculqué cette valeur. J'avais aussi envie d'avoir une vie meilleure, envie d'ascension sociale. J'ai toujours pensé que mon destin, c'est moi qui l'avais entre les mains. Je savais que ce n'était pas les autres, pas l'Etat, qui allaient me l'offrir sur un plateau. » Mais elle reconnaît que « ça peut être compliqué » de transmettre le goût de l'effort lorsqu'on grandit dans une famille qui s'est enfoncée dans le chômage.

La battante, qui s'était inscrite en licence de psychologie en cours du

soir, avait « un exemple de courage » comme modèle. « C'était Bernard Tapie, il est parti de nulle part. » Aujourd'hui, comme elle « aime l'exemplarité », elle distille ses conseils aux entrepreneurs en herbe via la chambre de commerce du Val-de-Marne. Lorsqu'elle s'est lancée, « il n'y avait personne pour m'aider », se souvient Sally. Si elle n'a pas fait fortune, elle « gagne correctement [sa] vie » et vient d'acheter sa « première maison » au Kremlin-Bicêtre.

L'apartheid pointé par le Premier ministre : « C'est une maladresse de terme. Je n'ai jamais vécu la banlieue comme ça. » Elle trouve tout de même qu'« on enclave trop les quartiers » et qu'« on ne mélange pas les populations ». Elle ne détient pas la recette miracle. « Mais, si on aidait les mamans, on aiderait les enfants. Certaines ne savent ni lire ni écrire mais elles ont l'envie, la droiture. Elles ont un rôle à jouer. »

VINCENT MONGAILLARD



Sally Bennacer, avec son trophée de l'Artisanat au féminin reçu en 2012.



Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), hier. A la mission locale, le travail des conseillers est avant tout de redonner confiance aux jeunes.

Pas toujours simple. En cause, notamment, des moyens limités (13 conseillers pour 4 100 jeunes) mais aussi des freins psychologiques. « J'ai totalement perdu confiance en moi », avoue Phélinda, 23 ans, métisse d'origine haïtienne titulaire pourtant d'une licence info-com après une année d'hypokhâgne. Ses rêves de devenir journaliste ou de travailler dans la pub ? Enterrés, sans même avoir postulé. Comme si l'étiquette de jeune de banlieue l'avait paralysée. « Quand on vient du 93 et que l'on est de couleur, on subit une double discrimination », insiste Céilia, 23 ans qui a quitté sa Martinique natale, bac pro comptabilité en po-

che, il y a trois ans pour trouver un emploi dans l'Hexagone. Après des petits boulots, elle est au chômage depuis un an. « Faut-il jeter la pierre à ceux qui décrochent, quand ceux qui se battent ne trouvent rien ? » interroge-t-elle.

## Casser les préjugés

Pour Caroline Machillot, il faut avant tout en finir avec les fantasmes et stéréotypes qu'ont les jeunes sur les entreprises et inversement. Comment ? « En multipliant les rencontres entre ces deux mondes. » Des forums pour l'emploi au sein de la mission locale et dans les quartiers sont organisés quatre fois par an.

Neuf cents jeunes en 2014 ont pu, par ce biais, accéder à un emploi. « Je vais me rendre au prochain et suis prêt à m'investir plus que quiconque », promet un jeune d'origine africaine qui s'immisce dans la conversation. Depuis son CAP d'électricité, ce grand gaillard de 23 ans multiplie les missions courtes d'intérim depuis trois ans et vient de démarrer une formation en informatique proposée par la mission. « Qu'on me donne ma chance et je vais casser les préjugés », martèle-t-il. Le jeune homme ne dit pas cela au hasard. Son nom : Coulibaly...

CATHERINE LAGRANGE (À LYON)  
ET LIONEL LÉVY

## Des lycéens parrainés par la Poste

« Envoie-moi, loin de cette fatalité qui colle à ma peau ». Cette chanson de Jean-Jacques Goldman, c'est l'hymne de l'Envol, programme lancé par la Poste pour aider les bons élèves des quartiers difficiles. Depuis 2012, 180 lycéens en ont profité. Jusqu'à la fin de leurs études, ils bénéficieront de soutien scolaire, d'ouverture culturelle avec voyages et sorties... Et du parrainage d'un collaborateur du groupe. Dans les Hauts-de-Seine, Séraphine Ekoakamwa, 37 ans, experte en organisation au siège de la Banque postale à Issy-les-Moulineaux, est depuis l'an dernier la marraine de Nafissa, 16 ans, venue de Clamart. « Quelqu'un qui vous tend la main, ça peut aider. J'ai grandi dans le 93, explique Séraphine. Pour mes études j'aurais aimé avoir du soutien et des conseils. » Grâce aux siens, Nafissa a intégré le prestigieux lycée Lakanal de Sceaux. « Et elle cartonne ! » sourit sa marraine. « Quand vos parents, issus de l'immigration, ont déjà fourni beaucoup d'efforts pour arriver là où ils sont, se dire qu'on peut aller au-delà n'est pas toujours évident, analyse Séraphine. Je compte suivre Nafissa tant qu'elle aura besoin de moi. Je serai super fière si elle va le plus loin possible. » La brillante élève, en première ES, garde les pieds sur terre. Son objectif : « Déjà, la semaine prochaine, réussir mon bac blanc ! »

PASCALLE AUTRAN

## De la cité à Sciences-po

**QUAND ISABELLE LÉ** a décroché sa place à Sciences-po, en 2003, ses parents étaient presque déçus. Pour ce couple arrivé du Viêt Nam dans les années 1970, lui ouvrier, elle femme de ménage, « la voie de l'excellence, c'était plutôt médecine. Sciences-po, ils ne savaient pas ce que c'était », raconte Isabelle.

Aujourd'hui, à 29 ans, cette jeune maman parisienne travaille au service communication de l'institut de sondage Ipsos. Un autre monde, comparé à la cité des Beaudottes où elle a grandi, à Sevran (Seine-Saint-Denis). Entre-temps, Isabelle a bénéficié des conventions d'éducation prioritaire, un partenariat noué par Sciences-po depuis 2001 avec les lycées de zones urbaines sensibles qui permet aux meilleurs élèves d'accéder, par une voie de sélection spécifique, à la prestigieuse école de la rue Saint-Guillaume.

Depuis 2001, 1 301 élèves des cités ont profité de ce dispositif, et Sciences-po a augmenté de 3,5 points la part des fils et filles d'ouvriers dans ses promotions.

## Un gouffre culturel et financier à franchir

C'est un prof d'histoire-géo qui a parlé du concours à cette bonne élève, quand elle était en terminale. A cette époque, elle voyait l'ambiance dans sa cité se dégrader et « des barrières s'élever entre le quartier et le reste de la ville. Ça se ghettoisait », raconte la jeune cadre.

Si elle a réussi à franchir « le gouffre culturel » et financier qui sépare sa famille de primo-arrivants des codes de ses camarades bien nés, c'est parce que ses parents

« ont toujours cru au modèle républicain », pense Isabelle, et que l'institution, au bon moment, a pu lui tendre la main.

« Des tas d'associations œuvrent en banlieue pour ouvrir des perspectives, il faudrait que les entreprises prennent aussi leur part. Les pouvoirs publics, l'école, les familles, le tissu économique, les urbanistes, tout le monde a un rôle à jouer pour réinsuffler des valeurs d'ambition, de mérite, de travail et de compétition dans les quartiers. »

CHRISTEL BRIGAUDEAU



Pour les parents d'Isabelle Lé, la voie de l'excellence, c'était plutôt médecine, pas Sciences-po, qu'ils ne connaissaient pas.